

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

**Voyage Sur Les Bords Du Rhin, Dans L'Automne De 1817,
Ou Esquisse Des Cours Et De La Société De Quelques
États D'Allemagne**

Dodd, Charles Edward

Paris, 1818

Lettre XXXII.

[urn:nbn:de:bsz:31-124934](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-124934)

LETTRE XXXII.

Amusemens d'Aix-la-Chapelle. — La redoute. — Passion pour le jeu. — Heureuse prévoyance d'un officier prussien. — Le Louisberg. — La cathédrale. — Reliques religieuses. — Aumône aux pauvres. — L'hôtel-de-ville. — Salle du congrès. — Confusion des langues. — Conclusion.

AIX-LA-CHAPELLE est situé dans un fond, et entouré de montagnes que vous ne pouvez descendre, soit en venant de Liège ou de Juliers, sans apercevoir les toits d'ardoise et les tours en minaret de l'hôtel-de-ville, et le dôme de la cathédrale, qui donnent à l'ancienne cité impériale un air de dignité imposante. Cependant, en entrant dans la ville, vous ne la trouvez rien moins que jolie, suivant l'acception moderne du mot, et l'intérêt de l'antiquité n'est pas soutenu par celui de ces monumens curieux d'architecture, qui distinguent si particulièrement les grandes villes des Pays-Bas. La ville, qui n'est pas grande, est entourée, suivant l'usage, d'un épais rempart qui commence à tomber en ruines, avec des petites tours romaines à des distances presque égales. Sous les remparts sont de jolis jardins, plantés en grande partie par les Français, et qui forment la promenade favorite des habitans et des étrangers qui abondent à Aix-la-Chapelle.

Lorsque nous y passâmes dans l'été, la ville était remplie de personnes qui venaient prendre les eaux et se livrer aux amusemens qui se trouvent réunis dans ces sortes d'endroits. Nous pûmes nous former quelque idée du genre de vie des différens groupes que nous eûmes occasion d'observer; c'est à peu de chose près le même que celui des personnes qui se rassemblent à Bath, ou dans d'autres lieux semblables en Angleterre. Seulement ici la gaité a un caractère plus décidé; le plaisir y est plus ouvertement l'unique occupation de chacun, et si l'ennui attire tout autant de personnes dans cette ville que dans celles du même genre dans la Grande-Bretagne, il paraît que le remède est ici plus efficace; car il est rare que vous puissiez apercevoir sur une seule figure, (ce qu'on voit si souvent chez les libraires de Brighton ou de Cheltenham), la trace de cette maladie invétérée dont on vient pour se guérir (1).

Les plaisirs de la journée sont distribués avec beaucoup de régularité. En se levant, on commence par prendre un bain, pendant environ une demi-heure. On déjeûne ensuite; après le déjeûner, viennent les excursions dans les environs, les promenades dans les jardins, les visites aux cafés et aux salles de

(1) Les libraires, à Brighton et dans les autres villes d'Angleterre où l'on va prendre les eaux ou des bains de mer, ont des salles où se réunissent tous les gens du bon ton.

(Note du Traducteur.)

billard , et, par-dessus tout, les plaisirs de la redoute, qui occupent jusqu'au dîner, à deux ou trois heures. La redoute est le grand centre d'attraction générale ; et si ce n'est qu'il y règne beaucoup plus de gaieté et plus de vices, sans la moindre prétention à l'esprit, elle tient à peu près la place que la boutique du libraire occupe chez nous dans les villes où les eaux attirent le beau monde.

La redoute est un bel et vaste édifice, dont le rez-de-chaussée, orné d'une colonnade, est rempli de boutiques d'estampes, de jouets, etc.; un grand escalier conduit au premier étage, où, après avoir déposé votre chapeau et votre canne entre les mains des gendarmes qui sont à la porte, vous entrez dans le grand salon, appartement superbe, entouré de glaces, et orné d'un plafond sculpté. D'un côté, une foule de personnes (je regrette d'ajouter des deux sexes), se pressent l'une sur l'autre autour des deux grandes tables de rouge et noire; il règne un profond silence qui n'est interrompu que par le bruit de la roulette, le son des francs et des napoléons, et les plaisanteries du petit nombre de ceux qui ne jouent que pour s'amuser. Le jeu est souvent très-animé, et l'on hasarde des sommes énormes; mais la banque ne dédaigne pas de ramasser un franc solitaire. De jolies femmes, de la figure la plus intéressante, jettent leurs napoléons, et les voient ramasser, ou les retirent doublés, avec un sang-froid qui prouve qu'elles ne sont pas novices dans ce métier.

Un officier russe de ma connaissance, et j'ai connu beaucoup de ses compatriotes qui avaient le même défaut, porte la passion du jeu à l'excès le plus ridicule. Se méfiant de lui-même, dans un endroit tel qu'Aix-la-Chapelle, où il savait qu'il serait assailli de tentations auxquelles il n'aurait pas le courage de résister, il avait eu prudemment la précaution de payer d'avance à son hôtel sa nourriture et son logement, pour tout le temps qu'il comptait y demeurer. Le reste de sa bourse lui parut alors bien légitimement en sa disposition, et charmé de l'espèce de pacte qu'il avait fait avec sa conscience, il courut prendre place autour de la table fatale. La fortune sembla d'abord lui sourire, et, transporté de joie, il accourut me faire voir une bourse pleine de napoléons, en me jurant qu'il allait être sage, qu'il voulait conserver précieusement son petit trésor, et qu'il ne hasarderait plus une obole; il me quitta, retourna à la redoute, s'approcha de la table, regarda jouer par désœuvrement, joua lui-même par habitude, et au bout d'un quart d'heure, tous ses napoléons avaient passé de sa bourse entre les mains du banquier, et il ne lui restait plus rien que la consolation de s'être assuré par sa prévoyance un bon lit et un bon souper, qu'autrement il eût été assez embarrassé pour se procurer.

Entre quatre et cinq heures, le beau monde se dirige du côté de Louisberg, montagne sablonneuse qui s'élève au-dessus des remparts, et d'où la vue plane sur la ville et

sur la ville
sur les pi
montagnes
l'Allemagne
une grand
d'où la vu
danse, la
pent les d
nations ré
à celle qu
de Londr
geois de l
commis,
grasses m
un brillan
etc., de to
Pendan
à Aix-la-C
jours une
monde re
spectacle.
vis un opé
mais les a
cres.
La cathé
ressante pa
grosier qu
ture saxon
de grande
l'édifice to
qui a été é
vénérable
magne orn
par le pape
la plus im

sur la vallée, et s'étend sur les rochers et sur les prairies voisines, jusqu'à la chaîne de montagnes qui borne l'horizon du côté de l'Allemagne. Ce qui attire à Louisberg, c'est une grande taverne, avec un superbe salon, d'où la vue est magnifique. La musique, la danse, la pipe, le thé, les promenades occupent les différens groupes suivant leurs inclinations réciproques; la scène ressemble assez à celle que présentent les petits villages près de Londres, où se rassemblent les bons bourgeois de la cité; si ce n'est qu'au lieu de petits commis, ou de gros marchands avec leurs grasses moitiés, vous y trouvez ordinairement un brillant assemblage de comtes, de barons, etc., de tous les pays.

Pendant la saison où les étrangers affluent à Aix-la-Chapelle, il s'y trouve presque toujours une troupe d'acteurs allemands, et le monde revient en foule de Louisberg au spectacle. La salle est petite et fort laide. J'y vis un opéra dont la musique était agréable; mais les acteurs me parurent très-médiocres.

La cathédrale d'Aix-la-Chapelle est intéressante par son histoire, et par l'échantillon grossier qu'elle donne de l'ancienne architecture saxonne; mais elle n'a aucun caractère de grandeur. Le vieux dôme, qui couvre l'édifice tout entier, à l'exception du chœur qui a été fait plus récemment, est un reste vénérable de l'ancienne église dont Charlemagne orna sa ville natale; elle fut consacrée par le pape Léon III, en 804, avec la pompe la plus imposante. Trois cent soixante-cinq

archevêques et évêques devaient assister à la solennité; mais malheureusement il se trouva en manquer deux, et l'on ne sait pas ce qui en eût résulté, si deux révérends prélats de Londres, morts et enterrés depuis long-temps à Maëstricht, n'eussent eu la bonté de sortir de leurs tombeaux pour remplir les places vacantes pendant la cérémonie. Quelques-unes des colonnes de marbre bigarrées qui ornaient le vieil édifice, sont revenues à présent de la visite momentanée qu'elles ont été faire à Paris, et on les montre avec les curiosités de l'église. Sous le milieu du dôme, reposent les cendres de Charlemagne, avec cette inscription simple, mais suffisante : *Carolo Magno*. Au-dessus est suspendu une espèce de lustre immense, d'argent et de cuivre, sous la forme d'une couronne, présent fait à l'église par Frédéric-le-Grand, et appelé la couronne de Charlemagne.

L'absence du sacristain et de sa clef nous priva du plaisir d'admirer l'assortiment choisi de reliques, parmi lesquelles sont le cou et les bras *soi-disant* de Charlemagne, son cor-de-chasse et une croix d'or, qu'on dit lui avoir appartenu; les trésors religieux, que cette malheureuse circonstance ne nous permit pas de contempler, prouvent au dernier point la crédulité des bons catholiques; car notre guide nous assura que nous aurions le bonheur de voir la ceinture de la Vierge, un morceau de la corde qui servit à lier notre Sauveur, un fragment de la verge d'Aaron, et un morceau de la manne du désert. La possession de ces trésors qui sont

renfer-
posés a
des fidè-
pelle d
l'Europ
qu'en r
rent en
reliques
tronc p
80,000 fl
Les
vertes d
vant de
coins d
catholique
prendre
quinziè
genoux
une pe
fleurs e
en pria
misère;
disaient
rence d
leur Pat
uns inte
plorer n
reux a s
laquelle
vous éte
son livr
heure a
et quelq
Ceux

renfermés dans une caisse magnifique, et exposés à de certaines époques à l'admiration des fidèles, attirait autrefois à Aix-la-Chapelle des pèlerins de toutes les parties de l'Europe. Une vieille chronique rapporte qu'en 1490, plus de 140,000 personnes vinrent en un seul jour se prosterner devant les reliques, et qu'à la fin de la cérémonie, le tronc pour les pauvres se trouva contenir 80,000 florins.

Les créatures misérables, pâles et couvertes de haillons, que je vis agenouillées devant des images ou des autels dans tous les coins de l'église, semblent attester que les catholiques du dix-neuvième siècle pourraient prendre des leçons d'humanité de ceux du quinzième. Parmi ces malheureux, les uns à genoux, les bras étendus devant un saint ou une petite image de la Vierge, entourée de fleurs et de dentelles, paraissaient éprouver, en priant, une consolation secrète dans leur misère; d'autres, leur chapelet à la main, disaient machinalement, quoiqu'avec l'apparence du recueillement et de la dévotion, leur *Pater* et leur *Ave*, tandis que quelques-uns interrompaient leurs prières pour implorer notre bienfaisance. Chaque malheureux a son autel et son image favorite devant laquelle il vient toujours se prosterner, et où vous êtes sûr de le trouver à genoux, avec son livre de prières à la main, une demi-heure avant la messe, le salut et les vêpres et quelquefois presque toute la journée.

Ceux qui passent la plus grande partie de

leur existence dans les ailes de l'église, souvent faute d'avoir un autre asyle, semblent éprouver quelque consolation à admirer les trésors et la magnificence de l'église. Ils vous les décrivent, avec le même orgueil que si c'était leur bien; ils vous racontent les malheurs et les ravages auxquels leur cathédrale a été exposée, avec un intérêt aussi vif que s'ils en eussent souffert personnellement. Du reste interrogez-les, vous les trouverez ignorans et crédules au plus haut degré. Si vous leur demandez pourquoi ils croient à tel ou tel miracle, à la vertu de telle ou telle relique, la seule réponse qu'il vous feront, c'est qu'ils ont été élevés dans ces idées, que leur père y croyait avant eux et que cela leur suffit.

Les prêtres des églises catholiques, en Allemagne et dans les Pays-Bas, avec lesquels je me suis trouvé, m'ont paru en général d'un esprit lourd et borné. Ils semblaient remplir machinalement les fonctions de leur ministère, et n'avoir pas une étincelle d'esprit et d'intelligence. J'en ai connu un cependant, dont je tairais le nom et la demeure, qui faisait exception à ce portrait : il demeurait dans une méchante petite maison, attenant à la cathédrale. A voir le révérend à l'autel, l'air grave et sévère, revêtu des ornemens sacerdotaux, entonner d'une voix solennelle le cantique sacré, vous auriez cru que c'était le prêtre le plus édifiant qui fût au monde; mais, dans sa maison, nous le trouvâmes le plus relâché des théologiens, et

le plus
Il lit
bière,
vante;
plaisant
prit for
tourne
Not
fâché
son é
tremè
plus o
étant
Anglai
manière
peuples
raison
n'était
format
ciez co
tenir l
cela, il
qu'il ne
pus m
content
voir tro
Notre
prépare
pussions
notre S
massif,
et nous
devant
nous as
possible

le plus gai et le plus divertissant des convives. Il fit apporter une bouteille de sa meilleure bière, qui nous fut servie par une jolie servante; et lorsqu'un Allemand de mes amis le plaisanta sur son intéressante compagne, il prit fort bien la chose, et se contenta de détourner la conversation.

Notre révérend ami n'était pas non plus fâché de faire de temps en temps parade de son érudition. Aussi avait-il grand soin d'entremêler tous ses discours de citations latines plus ou moins orthodoxes. La conversation étant venue à tomber sur ce que, nous autres Anglais, nous prononcions les voyelles d'une manière toute différente de celle des autres peuples de l'Europe, il nous en expliqua la raison, avec un sourire de confiance. « Rien n'était plus simple. C'était une ruse des réformateurs. — Avant eux, vous les prononciez comme tout le monde; mais ils voulaient tenir le vulgaire dans les ténèbres, et, pour cela, ils changèrent le son des voyelles, afin qu'il ne pût entendre leur langage ». Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant le contentement du bon prêtre catholique d'avoir trouvé une explication aussi lumineuse.

Notre révérend guide nous quitta pour se préparer pour le salut; mais voulant que nous pussions contempler librement l'image de notre Seigneur, qu'il nous assura être d'or massif, il nous plaça dans un coin du chœur, et nous promit, lorsqu'il la tiendrait élevée devant la congrégation, de la laisser devant nous assez long-temps, pour qu'il nous fût possible de l'examiner attentivement. Lors-

qu'il s'avança solennellement vers l'autel, avec les deux autres prêtres, il tourna les yeux de notre côté, et nous fit un signe d'intelligence qui ne pouvait être aperçu que de nous. Tout en remplissant les fonctions de son saint ministère, il n'oublia pas sa promesse, et lorsque les cloches sonnaient, que l'encens montait au ciel, et que le peuple prosterné s'anéantissait devant l'image de son Dieu, le prêtre la tourna vers nous, et l'y tint pendant quelques secondes, en nous lançant un regard qui semblait demander ce que nous en pensions. L'image était petite, et n'avait rien de remarquable, sinon qu'elle était d'or massif; mais la manière dont le prêtre mêla son emploi de *cicerone* à ses saintes fonctions, nous parut vraiment très-curieuse. Pendant que les fidèles le croyaient occupé tout entier à remplir les devoirs de son ministère, il faisait un arrangement pour satisfaire la curiosité d'un étranger, dans l'espoir d'augmenter de quelques francs la gratification que nous lui destinions à notre départ.

De peur que nous ne fussions pas au fait de l'étiquette, qui exigeait que nous accompagnassions notre présent de la petite phrase « *pour les pauvres* », phrase à laquelle la délicatesse d'un prêtre catholique ne saurait résister, notre ami nous fit indirectement notre leçon avec beaucoup d'adresse, en nous répétant plusieurs fois : « Pour moi, tout ce que je fais, c'est pour les pauvres. Vous savez bien, il faut absolument soigner les pauvres. — Nous en avons tant » ! Cette leçon

ne fut
lui g
frande
ques q
scrupu
qu'il e
L'h
et son
mine
ville,
bronze
monté
représ
aigles
sur de
monar
du côté
palais
Franç
de l'en
repose
prussie
tel-de-
qui ont
les bur
de la r
Nous
salle sp
et dont
de sculp
escalier
où se t
chula
immen

ne fut pas perdue pour nous; et lorsque nous lui glissâmes dans la main notre petite offrande, nous n'oublîâmes pas les mots magiques qui lui permettaient de l'accepter sans scrupule, et de recevoir *pour les pauvres* ce qu'il eût rougi de prendre pour lui.

L'hôtel-de-ville, avec ses tours en minaret, et son toit couvert de petites fenêtres, termine avec grandeur la grande place de la ville, qui est ornée d'un immense bassin de bronze avec une fontaine au milieu, surmontée d'une statue antique de Charlemagne, représenté en grand costume. Deux grands aigles noirs étendent leurs ailes de bronze sur des piédestaux à côté de la fontaine. Le monarque et les aigles ont la tête tournée du côté de l'hôtel-de-ville, qui est l'ancien palais dans lequel naquit Charlemagne. Les Français firent aussi l'honneur à cette statue de l'emporter à Paris; mais à présent elle repose de nouveau sur sa base antique. L'aigle prussien figure aujourd'hui au-dessus de l'hôtel-de-ville, en face des oiseaux vénérables qui ont régné pendant des siècles, et annonce les bureaux de la police et de la municipalité de la régence prussienne.

Nous entrâmes dans l'hôtel-de-ville par une salle spacieuse, dont le plafond est voûté, et dont les murs sont ornés de peintures et de sculptures d'un genre grottesque. Un large escalier nous conduisit dans la grande salle où se tint le congrès mémorable, qui conclut la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Un immense tableau représente tout le corps

diplomatique, avec les secrétaires, en grand costume, assis autour de la table des délibérations, au nombre de trente environ. On nous fit remarquer sir Thomas Robinson, et lord Sandwich, nos plénipotentiaires, et le fameux ministre de Marie-Thérèse, le prince de Kaunitz, plénipotentiaire de l'Autriche. Les portraits séparés des différens ambassadeurs ornent aussi la salle; mais celui de l'ambassadeur français manque par une circonstance assez singulière. Louis XV, mécontent du traité de paix, refusa, dit-on, absolument de le fournir.

Les armes des différens royaumes sont représentées sur un petit écusson attaché au costume de chaque ambassadeur; mais la fleur de lis, l'emblème des Bourbons, et qui entre également dans les armes de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'autres souverains, a été effacée avec le plus grand soin, par les Français de la révolution, exemple remarquable de l'importance que l'animosité politique attache souvent aux moindres choses. De beaux portraits de Marie-Thérèse, de son époux et de Joseph II, sont aussi suspendus autour de ces murs, autrefois à eux; ils sont aujourd'hui négligés et couverts de poussière, tandis qu'un beau portrait en pied de sa majesté le roi de Prusse, protégé par un rideau de soie verte, occupe un bout de l'appartement, dans toute la dignité éblouissante d'un souverain en possession de fait.

Comme c'est assez souvent l'usage dans les

villes fr
plusieurs
la-Chap
toutes m
un allem
prochant
à Aix-la
français,
de hollan
vous ent
cette vil
vous ad
personn
peut-être
alleman
L'allema
la langu
d'être en
sera sans
prochain
peu le fra
actuelle s
lors l'hab
acquerro
popularit
présent.
Ma cor
cipitamn
à votre
les Pays
si rapid
faire un
cielle q
Je n'ai
voir la

villes frontières, ou dans celles qui ont changé
 plusieurs fois de maîtres, les habitans d'Aix-
 la-Chapelle parlent plusieurs langues, et
 toutes mal. A Cologne, on parle simplement
 un allemand vulgaire qui dégénère en ap-
 prochant des marais de la Hollande; mais
 à Aix-la-Chapelle, un mélange de mauvais
 français, de mauvais allemand, de flamand,
 de hollandais, et du dialecte wallon, que
 vous entendez davantage à Liège, fait de
 cette ville une véritable tour de Babel. Si
 vous adressez une question en français, la
 personne à qui vous parlez, vous répondra
 peut-être en allemand; si vous la faites en
 allemand, elle n'entendra que le français.
 L'allemand est cependant, à tout prendre,
 la langue dans laquelle vous êtes le plus sûr
 d'être entendu; dans quelques années il y
 sera sans doute encore plus répandu, et la
 prochaine génération saura peut-être aussi
 peu le français, qu'une partie de la jeunesse
 actuelle sait l'allemand. Il faut espérer qu'a-
 lors l'habitude et une sage administration,
 acquerront au gouvernement prussien une
 popularité qu'il est loin d'obtenir jusqu'à
 présent.

Ma correspondance épistolaire, tracée pré-
 cipitamment, est enfin terminée, peut-être
 à votre grande satisfaction. Vous connaissez
 les Pays-Bas, et d'ailleurs je les ai traversés
 si rapidement, que je ne saurais vous en
 faire une description même aussi superfi-
 cielle que celle que je viens de vous tracer.
 Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été
 voir la plaine de Waterloo; et je ne veux

pas ajouter au nombre des auteurs, tant prosateurs que poètes, qui ont travaillé de leur mieux pour faire d'un beau sujet un lieu commun. Quant aux cathédrales, aux cités antiques, et aux plaines fertiles de la Belgique, et à la gaité joviale de ses habitans, les circonstances, plutôt que l'inclination, m'ont forcé de leur préférer les sables, le cérémonial et la lourde bonne humeur de l'Allemagne, sur les bords du Rhin.

FIN.